



Interroger une représentation collective : la ville mal-aimée

Joëlle Salomon Cavin et Nicole Mathieu

Le concept de « rapport affectif à la ville » tel qu'il est défini et expérimenté dans cet ouvrage prend comme point de départ l'individu, sa relation intime avec l'espace habité. Si l'on s'intéresse aux valeurs positives ou négatives associées à la ville, un autre point de départ est celui de l'imaginaire collectif, celui des idéologies, des systèmes de croyances, de symboles, de mythes, de valeurs et de signes qui constituent une représentation sociale au sens durkheimien¹. L'hypothèse à l'origine de la réflexion que nous proposons sur la « ville mal-aimée » est que dans la relation qu'un individu tisse avec la ville, les deux dimensions, intime et collective, interagissent, la deuxième étant le plus souvent sous-estimée. Notre ambition dans cet article n'est pas d'affronter la difficile question du passage des représentations collectives aux représentations individuelles et réciproquement mais de montrer l'intérêt d'approfondir l'entrée par les représentations idéelles de la ville que nous privilégions pour mettre en dialogue deux manières distinctes d'aborder la même question théorique : comment conceptualiser le passage entre l'idéal, l'affectif et le réel, entre l'imaginaire urbain et les pratiques collectives et individuelles ? En effet, dans la mesure où ces représentations ont une puissance d'effectivité avérée sur la sphère de l'action politique et de la recherche², en approfondir les valeurs

- 1 « Mais les états de la conscience collective sont d'une autre nature que les états de la conscience individuelle ; ce sont des représentations d'une autre sorte. [...] En effet ce que les représentations collectives traduisent c'est la façon dont le groupe se pense dans ses rapports avec les objets qui l'affectent. », Durkheim Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1937, p. XVII.
- 2 Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.

pourrait favoriser l'identification de leur effet – moins perceptible et analysable – sur les sociétés et les individus. Il nous apparaît que ce type d'approche peut contribuer à clarifier le rapport entre ville aimable et ville durable, le poids de l'idéologie du développement durable sur le rapport affectif à la ville, et les modes d'habiter qui constituent un des objectifs de l'ouvrage.

Notre entrée privilégiée dans les représentations sociales de l'urbain est le désamour de la ville³ qui avait été esquissé dans l'analyse des représentations du rural et de la montée de la représentation de l'anti-ville à partir des années 1970 en France⁴. À l'intérieur de l'appellation générique de « la ville mal-aimée », nous nous intéressons à la sphère collective des idéologies antiurbaines en laissant provisoirement de côté la sphère individuelle du désamour de la ville. Ces sphères, loin de se superposer l'une à l'autre, s'interpénètrent. Les idéologies antiurbaines, synonymes d'urbaphobie ou d'antiurbain pour coller au concept anglosaxon de *anti-urbanism*⁵, peuvent vraisemblablement influencer la valeur que chaque individu accorde à la ville⁶, mais elles appartiennent à un imaginaire commun, indépendant et englobant pour ainsi dire l'expérience individuelle. Le désamour qu'éprouve un individu pour la ville et/ou une ville est un complexe mélange entre événements biographiques et imaginaire collectif, mais sans que, pour ce dernier, aient été approfondis la part et les sens de l'idéologie antiurbaine.

Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

3 *Ibid.* Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, *op. cit.*

4 Mathieu Nicole, « La notion de rural et les rapports ville-campagne en France. Des années cinquante aux années quatre-vingts », *Economie rurale*, n° 197, 1990, p. 35-41. Mathieu Nicole, « La notion de rural et les rapports ville-campagne en France. Les années quatre-vingt-dix », *Economie rurale*, n° 247, 1998, p. 11-20. Mathieu Nicole, « Rural et urbain : unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », dans Marcel Jollivet, Eizner Nicole (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1996, p. 187-216.

5 Salomon Cavin Joëlle, « Idéologie et sentiment », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, *op. cit.*, p. 13-24.

6 Ainsi, c'est le changement de la représentation collective du rural devenue positive après les événements de mai 1968 (« utopie rustique », « *rural idyll* ») qui a déclenché le mouvement de retour à la campagne et ce qu'on a appelé le « néo-ruralisme » (Mathieu Nicole, Gajevski Pierre, « Rural Restructuring, Power Distribution and Leadership at National, Regional and Local Levels: the Case of France », in Halfacree Keith, Kovach Imre, Woodward Rachel (eds.), *Leadership and Local Power in European Rural Development*, Aldershot, Burlington Ashgate, Publishing Limited, 2002, p. 122-144).

Pourquoi les scientifiques s'intéressent-ils à la question de la ville mal-aimée ? Celle-ci apparaît de manière récurrente en introduction des ouvrages⁷ qui traitent de l'urbaphobie. Et la réponse est invariablement la même : parce que la ville mal-aimée n'est pas sans conséquences. Cet imaginaire collectif est agissant. Autrement dit, l'analyse en profondeur des sources de la ville mal-aimée et la mise en lumière des tendances antiurbaines prennent tout leur sens si l'on s'intéresse à leurs conséquences pratiques/concrètes.

Ce chapitre, tout en s'inscrivant dans la question générale de l'ouvrage, a donc un objectif restreint et singulier : explorer les origines, les contenus et la portée effective de la pensée antiurbaine en s'appuyant sur les publications parues sur ce thème et sur nos propres recherches. Il s'attachera à montrer les principaux enseignements et hypothèses révélés par les analyses déjà menées de l'urbaphobie. Un état de l'art sur un sujet aussi vaste s'avère ambitieux, mais il nous semble encore réalisable à ce jour en raison du nombre relativement faible de publications sur cette question. En effet, en dépit de la prégnance de cet imaginaire antiurbain, encore rares sont les recherches qui y ont été consacrées et encore plus rares sont celles qui ont confronté les différentes définitions et approches qui en ont été faites, et surtout qui ont risqué d'en évaluer la puissance d'effectivité, si ce n'est dans la sphère de la société civile et des individus, du moins dans celles des politiques et de la recherche toutes deux particulièrement sensible aux idéologies et représentations sociales dominantes.

Ce texte se divise en quatre parties : la première, à partir d'un inventaire critique des définitions de l'antiurbain, pose la question de leur capacité à décrire et analyser la ville mal-aimée en tant que représentation sociale, les deux suivantes s'intéressent à la portée spatiale puis temporelle de la définition que nous proposons, et la dernière tente d'appréhender les effets de la ville mal-aimée dans la sphère politique et de la recherche.

DÉFINIR LA VILLE MAL-AIMÉE DANS SA DIMENSION COLLECTIVE

Il existe encore peu de définitions de la représentation sociale que nous avons nommée « ville mal-aimée » et il n'y a pas de mot consacré en français pour la désigner⁸. Même si le terme d'« urbaphobie » semble actuellement privilégié-

7 Par exemple, White Morton, White Lucia, *The Intellectual versus the City: from Thomas Jefferson to Franck Lloyd Wright*, Cambridge, Harvard University Press, 1962.

8 À notre connaissance, aucun dictionnaire francophone ne lui consacre une entrée spécifique.

gié⁹, il demeure malgré tout en débat. Denis Martouzet distingue par exemple « urbaphobie » et « urbanophobie » : le premier se rapportant au désamour de la ville et le second au fait de ne pas aimer être en ville¹⁰. Dans la littérature anglo-saxonne le terme *anti-urbanism* ou *antiurbanism* est par contre nettement privilégié et possède son entrée depuis peu dans plusieurs dictionnaires de sciences sociales. Par exemple, l'édition de 2010 du *Oxford Dictionary of Sociology* propose :

An intellectual current and strand of social science writing which is critical of the city as a social form.

Il est défini par *l'International Encyclopedia of Human Geography*, en 2009, comme :

A discourse of fear of the city, produced and reproduced through a variety of negative literary, artistic, media, cinematic, and photographic representations of urban places.

Que ce soit dans la littérature anglo-saxonne ou francophone, aucune définition ne fait l'unanimité. La récente et très personnelle tentative de Thompson en est la meilleure illustration. Pour cet auteur américain, l' *antiurbanism* désigne précisément la périurbanisation nord-américaine : « Antiurbanism is a reaction to forms of association that in fact make urbanism possible¹¹. » *Antiurbanism* désigne à la fois un mode d'habiter et de penser qui s'oppose à *urbanism* au sens où Louis Wirth a pu le définir en 1938 « as a way of life¹² ». Les définitions proposées ne nous semblent pas convenir pour désigner de façon pertinente la représentation collective que nous nommons « ville mal-aimée », ceci pour trois raisons principales exposées dans les paragraphes suivants.

- 9 Baubérot Arnaud, Bourillon Florence, *Urbaphobie. La détestation de la ville aux XIX^e et XX^e siècles*, Bordeaux, Bière, 2009. Marchand Bernard, *Les ennemis de Paris. La haine de la grande ville des Lumières à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009. Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, *op. cit.*
- 10 Martouzet Denis, « Amour/désamour de la ville : approche individualiste. Esquisse d'une méthode générale pour l'examen du rapport affectif à la ville et sa construction comme objet de recherche », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, *op. cit.*, p. 303-322.
- 11 Thompson Michael (ed.), *Fleeing the City. Studies in the Culture and Politics of Anti-Urbanism*, New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. 11.
- 12 Wirth Louis, « Urbanism as a way of life », *The American Journal of Sociology*, No. 1, 1938, p. 1-24.

Un ensemble de critiques ne définit pas la ville « mal-aimée »

La représentation collective de la ville mal-aimée ne s'exprime pas au travers de simples critiques de la ville mais d'une condamnation de celle-ci. Autrement dit, l'urbaphobie ne désigne pas les discours qui identifient les problèmes de la ville (par exemple la pollution, l'insécurité, la pauvreté, etc.) mais bien ceux qui désignent la ville ou l'urbain¹³ comme le problème¹⁴. Sans hostilité particulière vis-à-vis de la ville et même par amour de la ville, chacun, qu'il soit écrivain, artiste, acteur politique, simple citoyen ou habitant d'un lieu, ne peut-il pas dénoncer ce qui n'y fonctionne pas bien ? Dire que des quartiers sont insalubres, que la ville est polluée, bruyante, grise, n'est pas, a priori, condamner la ville en soi, mais au contraire regretter que des conditions ne permettent pas de la rendre plus accueillante. Dans *Espèces d'espaces*, Georges Perec juge Paris inhabitable mais cette sentence le rend malheureux car il adore sa ville¹⁵. Par contre, quand Rousseau déclare en 1762, dans *l'Émile*, que Paris est « le gouffre de l'espèce humaine », il ne se contente pas de la critiquer, il la condamne sur le plan moral¹⁶.

Une idéologie et non un sentiment

La description de l'urbaphobie ou de l'antiurbanism oscille chez ceux qui l'abordent entre plusieurs sentiments à l'égard de la ville : haine¹⁷, peur¹⁸, antipathie¹⁹, inquiétude²⁰. Or, atteindre la ville mal-aimée en tant que représentation

13 Choay Françoise, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville » dans Collectif, *La ville : art et architecture en Europe 1870-1933*, Paris, Éd. du Centre Pompidou, 1994, p. 26-35.

14 Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, op. cit. Salomon Cavin Joëlle, « Idéologie et sentiment », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbanism...*, op. cit., p. 13-24.

15 Perec Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 2000.

16 Voir le chapitre 6 de cet ouvrage pour une analyse détaillée du rapport très ambigu que Rousseau tisse avec la ville.

17 Par exemple, Marchand Bernard, « La haine de la ville : Paris et le désert français de Jean-François Gravier », *L'information géographique*, n° 3, 2001, p. 234-253.

18 Par exemple, Slater Tom, « Anti-Urbanism », dans Kitchin Rob, Thrift Nigel, (eds.) *The International Encyclopedia of Human Geography*, London, Elsevier, 2009, p. 159-166.

19 White Morton, White Lucia, *The Intellectual versus the City...*, op. cit.

20 Baubérot Arnaud, Bourillon Florence, *Urbaphobie...*, op. cit.

collective²¹ implique de se distancier du concept de sentiment qui se rapporte plutôt, comme l'émotion, à un individu singulier et physique.

Évoluant dans la sphère des représentations collectives, l'urbaphobie est une idéologie au sens où Althusser a pu la concevoir²², c'est-à-dire un système d'idées, de jugements, de valeurs hostiles à la ville qui possède la capacité d'orienter les pratiques²³. Même si ce terme d'idéologie est parfois considéré avec méfiance, en géographie en particulier, il correspond parfaitement à la dimension dans laquelle évolue l'urbaphobie : celle de l'idéal certes, mais d'un idéal parfois décalé du réel pour servir plus ou moins consciemment des intérêts partisans²⁴. L'étude de l'urbaphobie prend tout son sens dans sa mise en relation avec la réalité et les pratiques. Dans une certaine mesure, son analyse est apparentée à celles de Kevin Lynch²⁵, de Raymond Ledrut²⁶ ou plus récemment d'Yves Chalas²⁷ ou de Michel Lussault²⁸ qui interrogent la relation entre l'imaginaire urbain et les pratiques urbaines. Sans aller jusqu'à instruire

- 21 Dans le *Dictionnaire de sociologie* (Ansart Pierre, Akoun André, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert et Seuil, 1999), l'article « Représentations sociales » (p. 450) situe la notion « au carrefour de la psychologie sociale, de la sociologie, de l'anthropologie et de l'histoire ». Il signale que les principaux usages des concepts de représentations sociales et d'idéologie ont été explicités lors d'un colloque tenu à l'université de Paris X Nanterre (1987) qui a donné lieu à un ouvrage dans lequel est précisé que « les représentations sociales et les idéologies constituent des formations discursives structurées, ayant par là même une fonction cognitive structurante dans la construction et la reproduction de la réalité sociale » (Aebischer Verena, Deconchy Jean-Pierre, Lipiansky Marc (dir.), *Idéologies et représentations sociales*, Cousset, Delval, 1992, p. 60). En nous démarquant de l'usage qui en a été fait par la géographie – en particulier sous l'appellation de « représentation spatiale » – nous nous rattachons à cette dernière définition sociologique et proche de celle de Durkheim.
- 22 Althusser Louis, « Idéologies et appareils idéologiques d'État », dans Althusser Louis, *Positions (1964-1975)*, Paris, Éd. Sociales, 1976, p. 67-125. Ruby Christian, « Idéologie », dans Lévy Jacques, Lussault Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 481-482.
- 23 Cf. la récurrente hypothèse de Nicole Mathieu sur l'effectivité des représentations collectives sur les sphères politique (politiques de la ville, du rural, de l'environnement...), scientifique (sciences sociales urbaines et rurales) et de la société civile (les associations et les syndicats, voire les individus) (Mathieu Nicole, « Le mode d'habiter : à l'origine d'un concept », dans Morel-Brochet Annabelle, Ortat Nathalie (dir.), *La fabrique des modes d'habiter. Homme, Lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 35-53).
- 24 Lorsque, par exemple, un ardent défenseur du paysage suisse déclare que la Suisse est en passe d'être complètement urbanisée alors que seuls 7 % de son territoire sont occupés par des constructions, il s'agit d'une manipulation du réel.
- 25 Lynch Kevin, *L'image de la cite*, Paris, Dunod, 1971.
- 26 Ledrut Raymond, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973.
- 27 Chalas Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000.
- 28 Lussault Michel, *L'homme spatial*, Paris, Seuil, 2007.

en profondeur la représentation sociale proprement dite et en particulier en osant affronter celle de la « ville mal-aimée », ces auteurs considèrent l'idée de ville non pas comme une dimension résiduelle mais comme une dimension déterminante de la fabrication de la ville. Il s'agit en particulier de décrypter les représentations cachées des faiseurs de ville (architectes, urbanistes, politiques, etc.). Cette ville invisible infléchit en effet loin en amont les politiques et les projets urbains toujours justifiés de manière technique et concrète.

Y. Chalas voit dans l'urbanisme français l'expression du « complexe de Noé », soit l'urbanisme comme remède à une ville toujours considérée comme catastrophe imminente²⁹. L'image de la ville existante serait ainsi toujours mauvaise. La chose est toujours simple et raisonnable : la ville va mal, changeons la ville ! Ce n'est pas de l'urbaphobie parce qu'il n'y a pas rejet de la ville mais plutôt amour de la ville malgré elle, en dépit peut-être de sa matérialité : la ville n'est pas rejetée pour elle-même, mais elle n'est jamais assez bien, on l'aime mais on la voudrait toujours différente, meilleure... Dans l'univers aménageur que décrit Y. Chalas, on aime une ville idéale à laquelle la ville réelle ne ressemble guère.

Comme le formulait si justement Françoise Choay dans la postface de *La dimension cachée* d'Edward T. Hall³⁰, décrypter l'imaginaire urbain des faiseurs de ville, équivaut à démolir « la prétention scientiste et universaliste de la tradition de l'aménagement de l'espace³¹ ». Le paradigme fonctionnaliste a largement contribué en effet au développement de pratiques d'aménagement s'inscrivant dans un territoire comme si ceux qui étaient chargés d'aménager le territoire étaient exempts de représentations et de valeurs.

Tout aussi occultées, les valeurs des habitants ont été masquées par les solutions rationnelles proposées.

Opposition ville-nature/ville-campagne

Enfin, toutes les définitions repérées omettent la dimension binaire et consubstantielle de l'urbaphobie qui a toujours partie liée avec une opposition ville-campagne ou ville-nature. En effet, négatives ou positives, les valeurs attachées à la ville sont indissociables de celles de la campagne ou de la nature. L'idée de ville s'établit dans la relation avec son symétrique, l'idée de campagne (ou de

29 Chalas Yves, « L'imaginaire aménageur ou le complexe de Noé », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 42, 1989, p. 66-73.

30 Hall Edward, *La dimension cachée*, Paris, Point, Seuil, 1971.

31 Choay Françoise, « Préface », dans Hall Edward, *La dimension cachée*, Paris, Point, Seuil, 1971, p. 241.

nature). Autrement dit, « La ville n'est pas mal-aimée en soi mais toujours dans son rapport à la non-ville³². »

La détestation urbaine, dans sa dimension collective, est ainsi indissociable de l'idéalisation d'un ailleurs naturel et rural. Il faut d'ailleurs remarquer, en se référant à Hegel³³, mais aussi à la pensée chinoise³⁴, que la mobilisation d'un couple de concepts distincts et opposés constitue la base de la construction des mythes et/ou d'une représentation sociale collective.

Pour Raymond William³⁵, les catégories de ville et campagne sont clairement indissociables. « Country and city are very powerful words » dont il s'attache à décrire l'évolution des valeurs sur le temps long en montrant bien leur association dialectique et les renversements de valeurs : tantôt plus favorables à la ville, tantôt plus favorables à la campagne.

Actuellement, en dépit des bouleversements matériels de la ville et de la campagne, de l'urbain qui supplante la ville³⁶, ces catégories demeurent pertinentes pour l'analyse des phénomènes sociaux spatiaux en raison de leur permanence dans les imaginaires collectifs. Elles demeurent des notions fondamentales formalisant la relation des sociétés aux lieux qu'elles habitent³⁷.

Le suivi des « mots », de leur évolution et des valeurs qui leur sont associées fonde la méthode d'identification de la représentation sociale dominant une période ainsi que des renversements et discontinuités idéelles. Ainsi, en France, mais aussi en Europe depuis le XVIII^e et jusqu'à la fin du XX^e siècle, le terme de ville ne peut que se distinguer de celui de nature, car urbain est synonyme de milieu technique, de maîtrise du milieu naturel au travers des « parcs et jardins » voire des « espaces verts », l'idée de nature étant exclue de celle de ville³⁸. Dans les années 2000, l'effacement des valeurs négatives attachées à la ville s'est précisément effectué en la chargeant de l'idée de nature

32 Mathieu Nicole, « L'urbaphobie dans la relation ville/campagne », communication au colloque *Ville mal aimée, ville à aimer*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 5-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

33 Pour son insistance sur la dialectique sujet/objet.

34 Cf. le couple opposé du Yin et du Yang.

35 Williams Raymond, *The Country and the City*, London, The Hogarth Press, 1985.

36 Choay Françoise, « Le règne de l'urbain... », art. cit.

37 Mathieu Nicole, Robert Michel, « Pourquoi un observatoire des rapports urbain/rural ? », *Observatoire des rapports entre rural et urbain*, n° 1, 1998, p. 1-4. Debarbieux Bernard « Obsolescence ou actualité des objets géographiques modernes ? À propos de la ville, de la campagne, du périurbain et de quelques autres objets conventionnels », dans Samuel Arlaud, Jean Yves, Royoux Dominique, *Rural-Urbain. Nouveaux liens, nouvelles frontières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 33-44.

38 Blanc Nathalie, Mathieu Nicole, « Repenser l'effacement de la nature dans la ville », *Le Courrier du CNRS*, n° 82, 1996, p. 105-107.

comme le montrent l'usage des termes ville/nature³⁹, ville/campagne et agriculture urbaine⁴⁰. L'énonciation de « la ville mal-aimée⁴¹ », la volonté d'approfondir les « Origines et conséquences de l'urbaphobie⁴² » et la montée de l'expression « antiurbain » ont d'ailleurs non seulement conforté l'hypothèse d'une évolution temporelle de représentation sociale de la ville sur laquelle nous reviendrons, mais a confirmé le fait que ce phénomène est directement lié aux représentations du rapport ville-nature ou ville-campagne.

Sur la base de cet inventaire critique, nous proposons la définition suivante : l'urbaphobie, équivalent francophone des termes d'*antiurbanism*⁴³ et *Grossstadtfeindschaft*⁴⁴ que nous nommons également ville mal-aimée ou antiurbain désigne une idéologie qui s'énonce non pas dans une condamnation en soi de la ville mais dans un rapport d'opposition à la campagne ou à la nature.

Afin de pousser plus avant l'instruction de cette représentation sociale hostile à la ville, deux hypothèses de travail peuvent être esquissées. La première est géographique, la seconde est historique. Elles permettent d'aborder la question des propriétés constitutives et de comprendre la pérennité de la ville mal-aimée.

SPATIALITÉ DE LA VILLE MAL-AIMÉE : INTERNATIONALISME ET PARTICULARISME

Hypothèse 1 : L'urbaphobie est un phénomène transnational mais dont les manifestations sont ancrées localement.

Internationalisme

Les différents travaux qui, concernant la ville mal-aimée, dessinent clairement les contours d'un phénomène qui dépasse les cultures nationales, même si la

- 39 Salomon Cavin Joëlle, Ruegg Jean, Carron Catherine, « La ville des défenseurs de la nature : vers une réconciliation ? », *Natures Sciences Sociétés*, n° 2, 2010, p. 113-121.
- 40 Salomon Cavin Joëlle, « Entre ville stérile et ville fertile, l'émergence de l'agriculture urbaine en Suisse », *Environnement urbain*, n° 6, 2012, p. 17-31. Mathieu Nicole, « L'interdisciplinarité entre natures et sociétés, vingt ans après : le point de vue d'une géographe engagée », *Écologie et politique*, n° 45, 2012, p. 71-81
- 41 Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, op. cit.
- 42 Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, op. cit.
- 43 Slater Tom, « Anti-Urbanism », dans Kitchin Rob, Thrift Nigel, (eds.) *The international Encyclopedia of Human Geography*, London, Elsevier, 2009, p. 159-166.
- 44 Bergmann Klaus, *Agrarromantik und Grossstadtfeindschaft*, Meisenheim am Glan, Verlag Anton Hain, 1970. Marchand Bernard, « Nationalsozialismus und Grossstadtfeindschaft », *Die alte Stadt*, Nr. 1, 1999, p. 39-50.

plupart des auteurs se consacrent à la description du phénomène antiurbain dans un contexte national donné : États-Unis⁴⁵, Angleterre⁴⁶, Allemagne⁴⁷, France⁴⁸, Suisse⁴⁹. Seuls quelques-uns ont tenté la comparaison⁵⁰.

Les analyses comparatives tout comme les monographies nationales font apparaître, d'une part, la présence du phénomène antiurbain comme représentation collective dans différents contextes nationaux et, d'autre part, l'existence d'invariants dans les thèmes qui alimentent la condamnation urbaine.

Si l'on s'intéresse par exemple à la construction des identités nationales européennes, et plus largement occidentales pour inclure les États-Unis, amorcées à la fin du XVIII^e siècle, on se rend compte qu'elle a invariablement mobilisé la référence au monde rural et à la paysannerie⁵¹ en même temps qu'elle dévalorisait la ville et le mode de vie urbain.

La ville mal-aimée et, plus précisément, la représentation urbaphobe apparaissent ainsi comme un élément obligé de la grammaire symbolique de la construction du patrimoine identitaire. D'un côté, la nation prend ses racines dans une nature et une campagne qui, lissées de toute leur complexe réalité, incarne la permanence et la stabilité rassurante des ancêtres, la communauté atemporelle et donc pérenne. De l'autre, elle condamne, efface ou dévalorise relativement la ville à partir d'une représentation qui en fait un lieu des changements, de l'émancipation, de la modernité et du cosmopolitisme.

Cette dimension transnationale de l'antiurbain est particulièrement identifiable durant la seconde guerre mondiale. Alors, partout en Europe et particulièrement au sein des pays fascistes, s'exacerbent les discours hostiles à la ville et exaltant le monde rural. Cette concomitance est bien documentée

45 White Morton, « Two Stages in the Critique of the American City », dans Handlin Oscar, Burchard John (eds.), *The Historian and the City*, Cambridge, The MIT Press, 1977. Thompson Michael, *Fleeing the City...*, *op. cit.*

46 Williams Raymond, *The Country...*, *op. cit.*

47 Bergmann Klaus, *Agrarromantik...*, *op. cit.* Marchand Bernard, « Nationalsozialismus... », art. cit. Cluet Marc, « L'urbaphobie en Allemagne », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain ...*, *op. cit.*, p. 47-78.

48 Marchand Bernard, « Nationalsozialismus... », art. cit.

49 Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, *op. cit.*

50 Lees Andrew, *Cities perceived. Urban Sociology in European and American thought 1820-1940*, Manchester, Manchester University Press, 1985. Mathieu Nicole, de Lafond Viviane, Gana Alia, *Towards New Responsible Rural/Urban Relationships. A Sustainable Territories-Oriented Comparative Analysis*, Paris, University of Paris X, UMR LADYSS, 2006. Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, *op. cit.* Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, *op. cit.*

51 Thiesse Anne-Marie, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil, 2001.

pour la France de Vichy⁵², pour l'Italie fasciste⁵³ et pour l'Allemagne nazie⁵⁴. La Suisse illustre parfaitement cette manifestation nationale urbaphobe dans le contexte de la seconde guerre mondiale. En 1940, la grande ville est identifiée comme un véritable « ennemi intérieur » par le puissant directeur de l'Union suisse des paysans pour qui « l'urbanisation s'en prend aux sources vives de notre peuple qu'elle épuise et met ainsi en péril ce qui fait notre nationalité et notre caractère propre⁵⁵ ».

Particularisme

Cependant, en dépit de cette envergure globale, la diversité des cultures et des histoires nationales confère aux représentations collectives de la ville et de la campagne, de même qu'à l'imaginaire antiurbain des facettes toujours multiples. Ainsi, la manière dont la République helvétique s'est formée suite à une victoire des campagnes contre les villes constitue une facette typiquement suisse de l'urbaphobie⁵⁶ qui permet de comprendre la faiblesse relative des villes au sein du système politique fédéraliste. En France, Paris a le quasi-monopole des discours hostiles à la ville⁵⁷. Le fait que l'Angleterre ait connu la première les bouleversements urbains liés à la révolution industrielle a donné peut-être plus qu'ailleurs un ancrage très concret aux représentations antiurbaines⁵⁸, à l'inverse des États-Unis où la grande ville a été décriée par anticipation. Là, il n'existe aucune mythologie pro-urbaine à la différence de ce que la cité grecque a pu représenter en Europe.

L'exemple de la Finlande⁵⁹ est particulièrement intéressant pour identifier la subtilité de l'influence de ce contexte national. L'identité nationale

52 Marchand Bernard, « Nationalsozialismus... », art. cit.

53 Trêves Anna, « La politique anti-urbaine fasciste et un siècle de résistance contre l'urbanisation en Italie », *L'espace géographique*, n° 10, 1981, p. 115-124.

54 Bergmann Klaus, *Agrarromantik...*, op. cit. Cluet Marc, « L'urbaphobie en Allemagne », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, op. cit., p. 47-78.

55 Laur Ernest, *Le paysan suisse, sa patrie, son œuvre. Conditions et évolution de l'agriculture au xx^e siècle*. Brugg, Union suisse des paysans, 1940, cité par Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, op. cit., p. 181.

56 Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, op. cit.

57 Marchand Bernard, Salomon Cavin Joëlle, « Anti-Urban Ideologies and Planning in France and Switzerland: Jean-François Gravier and Armin Meili », *Planning Perspectives*, No. 1, 2007, p. 29-53. Marchand Bernard, *Les ennemis de Paris. La haine de la grande ville des Lumières à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

58 Williams Raymond, *The Country...*, op. cit.

59 Mathieu Nicole, de Lafond Viviane, Gana Alia, *Towards New Responsible Rural/Urban Relationships. A Sustainable Territories-Oriented Comparative Analysis*, Nanterre, LADYSS, 2006.

s'est construite sur une double opposition : celle des suédois/classe politique dominante et urbaine et celle des finlandais/paysans et pêcheurs, qui, historiquement et progressivement, a été subsumée dans une représentation unitaire fondée sur le multilinguisme, une égalité des rapports villages/villes et un attachement partagé à la nature et à un mode d'habiter « naturel », forme de résolution du phénomène antiurbain.

Pour être étayée, cette première hypothèse sur l'universalisme et le particularisme de l'urbaphobie implique la recherche d'invariants, de grandes figures archétypales ou idéales-typiques du discours antiurbain (tableau 1).

À ces figures traversantes s'ajouteront les déclinaisons locales spécifiques de l'antiurbain. Par exemple, le « village suisse » est la figure majeure de l'urbaphobie helvétique. Conçue à l'origine pour l'exposition nationale suisse de 1896, cette reconstruction villageoise et paysagère est partie intégrante de la définition de l'identité nationale suisse. Il s'agit d'un modèle qui s'oppose à la grande ville moderne en ce qu'il représente la communauté pérenne et solidaire, un modèle architectural et urbanistique pittoresque et d'échelle réduite, une économie basée sur l'artisanat et l'agriculture⁶⁰.

L'urbaphobie est un phénomène mondial⁶¹, est-il pour autant décelable dans tous les contextes nationaux, dans toutes les cultures, et notamment celles pour lesquelles le rapport ville/nature est loin de notre modèle binaire et naturaliste⁶² ? Beaucoup de recherches à la fois monographiques et comparatives restent encore à faire à travers le monde pour apporter des éléments de réponse à cette question. Mais il est évident que les contours géographiques de l'urbaphobie ne se limitent en tout cas pas au monde occidental. Les travaux d'Augustin Berque sur le Japon, et tout particulièrement un texte intitulé « Méline en Japonais⁶³ », illustrent parfaitement la dimension internationale mais aussi toujours culturellement spécifique de l'antiurbain. Dans cet article, il commente en effet le *Den'en Toshi*, ouvrage écrit en 1907, très librement inspiré de l'œuvre de Howard, qui constitue une apologie des campagnes traditionnelles, sortes d'antidotes des poisons de la ville moderne. Par cet ouvrage, on découvre que le Japon s'inscrit bien dans une tendance urbaphobe de dénigrement de la ville par opposition à la campagne tout en puisant dans son univers mythologique particulier.

60 Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, *op. cit.* Salomon Cavin Joëlle, « Le Village suisse comme modèle d'urbanisme », dans Baubérot Arnaud, Bourillon Florence (dir.), *Urbaphobie...*, *op. cit.*, p. 273-284.

61 Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, *op. cit.*

62 Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

63 Berque Augustin, « Méline en japonais : la ville-campagne (*Den'en toshi*, 1907) », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, *op. cit.*, p. 111-122.

Dimensions	Figures-types
Économique	<p style="text-align: center;">Le sol nourricier opposé à la ville stérilisatrice. <i>La ville ne produit rien et son extension détruit l'espace nourricier.</i> Référence : Physiocratie (Quesnay, 1778)</p> <p>Cette théorie, initiée par l'économiste français François Quesnay à partir du milieu du XVIII^e siècle, se fonde en effet sur l'idée que la terre est la ressource économique première faisant de la paysannerie la classe productrice par opposition aux autres classes qui ne font que transformer la matière créée. La ville consomme alors que la campagne produit. La ville entretient des classes non productives, stériles. Dans cette vision du monde où le bien-être économique est centré sur la maximisation de la production agricole, la ville se présente comme un milieu stérile dont le développement est condamnable.</p>
Sociale	<p style="text-align: center;">La communauté villageoise opposée à l'anonymat urbain. <i>La grande ville est nocive pour l'individu.</i> Référence : Gemeinschaft/Gesellschaft (Tönnies, 1887)</p> <p>La <i>Gemeinschaft</i> est la « communauté » fondée sur le consensus des volontés, l'appartenance à une même origine et à un même destin. À la base de la communauté, on trouve les liens du sang et de la famille. S'y ajoutent les relations de voisinage et d'amitié. La communauté est par définition le lieu où la morale est réellement vécue et ressentie. De ces relations « naturelles » naît une communauté d'esprit qui trouve son expression parfaite dans le village. La <i>Gesellschaft</i>, traduite d'ordinaire par le terme de « société », est son antithèse, faite de l'individualité des intérêts, du choc des égoïsmes. Les individus n'ont aucun lien réel entre eux dans le sens où chacun existe pour soi. Le calcul et la spéculation tuent la morale. Le progrès de la société et l'émergence des grandes villes marquent la décadence de la communauté. Ces deux notions antagonistes, communauté et société, représentent selon Tönnies les deux types d'organisation dans lesquelles les hommes peuvent établir leurs rapports, l'une est dite vertueuse, l'autre décadente.</p>
Morale	<p style="text-align: center;">La campagne régénérante opposée à la ville délétère. <i>L'homme dégénère tant moralement que physiquement en ville.</i> Référence : Rousseau.</p> <p>Par exemple, dans <i>Émile ou De l'éducation</i> (1762), Rousseau oppose aux nuisances et au peu de vertu qu'il trouve à Paris, la vie heureuse à découvrir à la campagne. Face à la bonté de l'état de nature et des valeurs originelles, la ville est la caricature de la méchanceté et du malheur : « Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations les races périssent ou dégèrent ; il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. »</p>

Tableau 1 : Exemples de figures-types de la ville mal-aimée

La comparaison internationale permet également la mise en lumière d'exemples de pays dont l'identité nationale est plutôt marquée par des représentations collectives urbaphiles. C'est ainsi qu'en Espagne⁶⁴, la représentation sociale dominante est plutôt l'urbaphilie. La ville est la base d'une identité plus « régionale » et de « pays » que nationale. Cela explique à la fois la préférence pour la fédération de régions⁶⁵ et le fort « mépris » pour la campagne, voire la nature, ce qui a pu engendrer un « tout urbanisation » et le déploiement d'immeubles collectifs le long du littoral.

TEMPORALITÉ DE LA VILLE MAL-AIMÉE : PERMANENCE ET MOMENTS FORTS

Hypothèse 2 : La ville mal-aimée, tout comme la ville aimée, exprime des valeurs toujours présentes dans l'histoire mais l'on peut identifier, pour le moins dans l'histoire récente, des alternances de moments forts d'expression de l'amour ou du désamour de la ville (dans sa dimension collective).

Permanence

Sur la période précédant la révolution industrielle, il existe peu d'études consacrées aux valeurs négatives (pas plus d'ailleurs que sur les valeurs positives) de la ville, tant les auteurs s'accordent pour identifier la fin du XVIII^e et le XIX^e siècle comme période charnière. Pour beaucoup, en effet, l'urbaphobie constitue une critique de la modernité et de l'industrialisation concomitante à l'émergence d'une société urbaine. La représentation dominante jusque-là serait la cité antique :

The good city for the good life, an immensely powerful Athenian invention, diffused through time and space and left a legacy of pro-urbanism difficult to dislodge.⁶⁶

Et c'est seulement avec la révolution industrielle que se serait développé l'imaginaire antiurbain.

64 Mathieu Nicole, de Lafond Viviane, Gana Alia, *Towards New Responsible...*, *op. cit.*

65 Le régionalisme catalan autour de la ville de Barcelone en est une illustration particulièrement évidente mais la représentation urbaphile est également présente dans celle de Valencia.

66 Slater Tom, « Anti-Urbanism », dans Kitchin Rob, Thrift Nigel, (eds.) *The International Encyclopedia...*, *op. cit.*, p. 160.

Cette position est trop réductrice car l'imaginaire antiurbain est loin de se limiter à une critique de la modernité. La condamnation de la ville est certainement une réaction aussi ancienne que la ville elle-même. Et c'est également le cas de l'amour de la ville. Les représentations négatives de la ville ont toujours coexisté avec les représentations positives de celles-ci. Tout comme Janus, la valeur accordée à la ville a constamment eu deux visages. On retrouve à travers l'histoire de l'Occident toujours ces deux visages. Babylone, lieu de débauche, et la sainte et céleste Jérusalem constituent la toile de fond urbaine de la culture judéo-chrétienne :

L'antithèse qui exprime la ville tant comme berceau de la race et de la civilisation et tantôt comme leur tombeau est présente dans la Bible qui faisant remonter à Caïn la création des cités (Genèse 4,17) multiplie les énoncés qui en souligne le caractère maléfique, les opposant à la pureté de la nature vierge du paradis perdu. Pourtant tout au cours de son histoire, le peuple juif a vénéré sa ville sainte, Jérusalem.⁶⁷

Au Moyen Âge, *Stadtluft macht frei* : la ville rend libre celui qui s'y réfugie. Mais Dieu n'est pourtant pas un allié des villes :

L'abbé de Deutz, Ruppert [...] rappelait que tous les constructeurs de ville sont des impies. [...] [P]arcourant toute la Bible il en tirait une grandiose fresque antiurbaine [...]. Dieu dit-il n'aime pas les villes et les citadins. Et les cités d'aujourd'hui, bourdonnantes des vaines disputes des maîtres et des écoliers, ne sont que la résurrection de Sodome et Gomorrhe.⁶⁸

Plus tard, pour l'homme des Lumières la ville représente « a civilized virtue⁶⁹ » en même temps que le tombeau des familles⁷⁰. L'idée de ville comme progrès pour l'humanité est développée par Voltaire, Adam Smith, ou Johann Fichte au même moment où se consolide l'idée de ville comme vice chez des auteurs comme William Blake⁷¹. Ces représentations urbaines forment les deux faces diamétralement opposées et toujours coexistantes des valeurs prêtées à la ville.

67 Racine Jean-Bernard, *La ville entre Dieu et les hommes*, Genève, Presses bibliques universitaires, 1993, p. 12.

68 Le Goff Jacques, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1957, p. 67.

69 Schorske Carl, « The Idea of the City in European Thought: Voltaire to Spengler », dans Handlin Oscar, Burchard John, *The Historian and the City*, Cambridge, The MIT Press, 1977, p. 95-114.

70 Rousseau Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Flammarion, 2009.

71 Schorske Carl, « The Idea of the City... », art. cit.

Reconnaissons cependant, qu'en dépit de cette coprésence du positif et du négatif, la révolution industrielle est certainement à l'origine d'une modification durable du regard porté sur la ville. Les conditions de vie désastreuses des populations dans les grandes villes industrielles, à l'instar de Londres ou Manchester, décrites par Engels ou représentées par Doré, vont inspirer, bien après leur disparition, la condamnation de la grande ville et participer à la consolidation d'un imaginaire antiurbain occidental.

Moments forts et renversements

Toujours latente, l'urbaphobie n'occupe cependant pas constamment le devant de la scène. Au contraire, certaines périodes, comme celles que nous vivons actuellement⁷², seraient propices à l'exaltation urbaine.

Comment expliquer cette périodicité ? Le surgissement des discours antiurbains peut être analysé comme un symptôme de rupture ou de dysfonctionnement de la société. On retrouve en effet les manifestations les plus aiguës de cette hostilité à des moments de crises tant économiques, politiques que sociales. Sur le long terme, les discours antiurbains émergent de nouveau en même temps que la révolution industrielle. À cette cause générale, s'ajoutent des moments forts d'ébranlement des valeurs : crises politiques, comme la Révolution française et les autres réactions nationales contre l'absolutisme monarchique ou urbain, dans toute l'Europe ; crises économiques, comme celle que traverse l'agriculture à la fin du XIX^e siècle en Suisse ou en France⁷³ ou la crise économique mondiale qui suit l'effondrement boursier de 1929 ; et, enfin, les guerres mondiales. Ces moments de crise exacerbent des discours antiurbains, par ailleurs toujours latents⁷⁴. La fin du XX^e siècle et le début du nouveau millénaire marqués par les menaces globales du changement climatique et de la mondialisation économique ainsi que par les crises financières, écologiques et sociales qui touchent – certes inégalement – les pays du Nord et du Sud, des événements tels que celui du 11 septembre 2001 à

72 Genestier Philippe, « L'urbanophilie actuelle, ou comment la constructionnisme politique cherche à se réaffirmer en s'indexant à la ville », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, op. cit., p. 251-267. Bochet Béatrice, Lévy Jacques, « La ville bien-aimée : identités urbaines émergentes », dans *ibid.*, p. 269-286. Mathieu Nicole, « L'urbaphobie dans la relation ville/campagne », art. cit. Mathieu Nicole, « Le mode d'habiter : à l'origine d'un concept », dans Morel-Brochet Annabelle, Ortat Nathalie (dir.), *La fabrique des modes d'habiter. Homme, Lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 35-53.

73 Mathieu Nicole, « Les riches heures de la notion de pays », *Autrement*, n° 47, 1983, p. 23-29.

74 Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, op. cit.

New York, de Katrina sur la Nouvelle Orléans⁷⁵ et la destruction de Port-au-Prince en Haïti sont sans doute précurseurs d'une mise en question de l'idée positive de l'urbanité. La menace climatique et les événements naturels catastrophiques concourent sans doute à la construction d'un nouveau chapitre de l'urbaphobie où la nature reprendrait ses droits sur la ville en la détruisant. Cette revanche naturelle sur la folie humaine/urbaine est bien illustrée par le livre de Mike Davis, *Dead Cities*⁷⁶.

Inversement, les temps de crise réactivent les valeurs associées à la nature et à la campagne ainsi qu'au paysan et au « pays⁷⁷ », qui représentent le rapport « naturel » à la « terre », le vivre-ensemble dans le village, une référence solide et immuable qui rassure quand les temps sont difficiles. Au plan idéal, les changements négatifs se produisent en ville, tandis que la campagne et la nature apparaissent comme des refuges paisibles de lieux connus.

Pour être étayée, cette deuxième hypothèse implique la recherche de moments clés d'émergence et de rupture dans l'urbaphobie, l'identification des contextes transnationaux et nationaux propices à la mise en cause de la ville et, à l'inverse, à sa glorification. Ainsi, la période de l'après-seconde guerre mondiale, celle du baby-boom, semble plutôt marquée par un imaginaire en connivence avec la ville symbole de la modernité technique et du progrès social en Europe, à l'Est comme à l'Ouest, tandis qu'il faudra attendre les remous des années 1968 pour que s'opère le renversement de valeurs avec, en France, le retour à la nature⁷⁸, et l'utopie rustique⁷⁹ et au Royaume-Uni la *Rural idyll*⁸⁰.

La fin du xx^e siècle est, comme nous l'avons déjà signalé, un « moment », un « tournant » qui inaugure, notamment *via* l'utopie du développement durable⁸¹, une métamorphose de l'idée de ville qui renoue avec un modèle idéal où la nature *en et de* la ville, les ressources non renouvelables et l'alimentation ou encore un mode d'habiter éco-conscient constituent les bases nouvelles d'une ville à aimer voire aimable. Ce moment, caractérisé par la double crise globale, écologique et climatique d'une part, sociodémographique et alimen-

75 Décamps Henri, Mathieu Nicole, « Événements extrêmes : retours d'expérience », *Natures Sciences Sociétés*, n° 4, 2005, p. 369-370.

76 Davis Mike, *Dead Cities*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2009.

77 Mathieu Nicole, « Les riches heures de la notion de pays », *Autrement*, n° 47, 1983, p. 23-29.

78 Léger Danièle, Hervieu Bertrand, *Le retour à la nature. Au fond de la forêt... l'État*, Paris, Seuil, 1979.

79 Mendras Henri, *Le voyage au pays de l'utopie rustique*, Le Paradou, Actes Sud, 1979.

80 Buller Henry, « La Countryside britannique : un espace symbolique », dans Jollivet Marcel (dir.), *Vers un espace rural post-industriel*, Paris, L'Harmattan, 1997.

81 Mathieu Nicole, « Pour une construction interdisciplinaire du concept de milieu urbain durable », *Natures Sciences Sociétés*, n° 4, 2006, p. 376-382.

taire d'autre part, semble s'accompagner non pas d'une revalorisation de la campagne mais plutôt d'une re-ruralisation (et/ou re-naturalisation) – idéelle et réelle – de la ville qui, en la ré-enchantant, efface l'idéologie antiurbaine.

Ainsi, bien que reposant sur des interprétations différentes, ce modèle émergent semble accompagner la diffusion d'une tendance urbaphile⁸². Cette inclinaison urbaine est particulièrement prégnante dans la recherche et les pratiques liées à l'environnement, domaine où la ville était encore il y a peu conçue comme une nuisance et un danger :

Sans pour autant nier les altérations des activités urbaines sur les écosystèmes, plusieurs travaux récents dont cet ouvrage se fait l'écho, prennent des distances vis-à-vis d'une conception exclusive de la ville comme nuisible à la nature, aux écosystèmes et à la biosphère...⁸³

Un autre indice dans la recherche est l'émergence de l'*Urban political ecology* au cours des dix dernières années, alors que la *Political ecology* anglo-saxonne faisait peu de cas de la ville jusqu'à récemment⁸⁴. *Idem*, pour le domaine de l'éthique environnementale marqué jusque-là par un déni de la valeur du milieu bâti et par la surestimation corrélative des problèmes environnementaux en milieu urbain⁸⁵. Enfin, nos recherches récentes montrent que la tendance urbaphile est également patente dans les pratiques environnementales des associations de protection de la nature⁸⁶.

Temporalités longues

L'identification de ces moments forts, de ces retournements de valeur entre urbaphobie et urbaphilie, ne peut se comprendre sans les référer à l'histoire

- 82 Mathieu Nicole, « L'urbaphobie dans la relation ville/campagne », art. cit. Genestier Philippe, « L'urbanophilie actuelle... », art. cit. Bochet Béatrice, Lévy Jacques, « La ville bien-aimée... », art. cit.
- 83 Coutard Olivier, Lévy Jean-Pierre (dir.), *Écologies urbaines*, Paris, Économica-Anthropos, 2010, p. 6.
- 84 Keil Roger, « Progress Report – Urban Political Ecology », *Urban Geography*, No. 7, 2005, p. 640-651.
- 85 Afeïssa Hicham-Stéphane, « La carpe et le lapin, éthique environnementale et pensée du milieu urbain », dans Paquot Thierry, Younès Chris (dir.), *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, Paris, La Découverte, 2010, p. 51-70.
- 86 Salomon Cavin Joëlle, Bourg Dominique, « Deux conceptions de la durabilité urbaine : ville prométhéenne versus ville orphique », dans Paquot Thierry, Younès Chris (dir.), *Philosophie...*, *op. cit.*, p. 117-136. Salomon Cavin Joëlle, Ruegg Jean, Carron Catherine, « La ville des défenseurs de la nature : vers une réconciliation ? », *Natures Sciences Sociétés*, n° 2, 2010, p. 113-121.

longue des représentations sociales du rural, de l'urbain et des relations ville/campagne. Ces temporalités de long terme auxquelles les travaux de Nicole Mathieu s'attachent depuis de nombreuses années ouvrent d'intéressantes pistes pour repérer les moments clés de la ville mal-aimée. De même, en faisant l'hypothèse qu'une représentation sociale se construit dans le temps, elle montre que celle-ci peut devenir dominante par rapport à celle qui la précédait sans toutefois l'éradiquer, domination également inscrite dans la durée puisque ce qu'on reconnaît comme un tournant est précisément soit la ré-émergence d'une représentation sociale « faible » ou affaiblie, soit l'émergence d'une représentation véritablement nouvelle.

Des macro-représentations sociales nées à différentes époques et dont la durée sur la scène dominante est variable ont été identifiées puis nommées par ordre d'ancienneté décroissante : idéaliste ou rousseauiste, matérialiste ou marxiste, urbanisation et, enfin, développement durable⁸⁷. La différence des contenus de la définition des termes de ville et de campagne, les « mots » par lesquels ils sont désignés et auxquels ils sont associés – en particulier ceux de nature, de technique, d'agriculture... –, les valeurs positives et/ou négatives qui leur sont attachées – exprimées par les mots qualifiant le citadin de « parisien » ou le rural de « plouc » ou de « bouseux » – forment la base de cette identification. Une attention particulière est accordée à la manière dont est décrite, analysée et qualifiée la relation ville/campagne proprement dite.

Conçue à l'origine en France et en Suisse à la fin du XVIII^e siècle et dominante dans la période du romantisme, la représentation rousseauiste de la relation ville/campagne se construit sur une base moraliste – qui renoue autrement avec le mythe babylonien – où la ville, lieu social par excellence, est condamnée comme le « mal » en ce qu'elle s'oppose à la nature originelle et vierge qui est la source du « bien » y compris celle de l'homme. La ville est donc associée au vice et à la dénaturation tandis que la forêt vierge, la montagne, la nature sauvage sont des lieux de vertu pour ceux qui s'y consacrent comme l'est, avec moins d'évidence, la campagne que cultivent les paysans. Dans cette représentation sociale, la ville, laide et « mal-aimée », est dans une relation opposée et contradictoire avec la nature belle et digne d'amour. Cet imaginaire collectif dont l'apogée est atteint au XIX^e siècle est tenace et a continué à dominer les représentations et les politiques ne serait-ce qu'en inspirant le courant hygiéniste dans l'urbanisme et la santé ainsi que les représentations de la nature elles-mêmes, par l'édification de parcs, bois et jardins dans les villes comme correctifs à leurs « miasmes ». Même si cette représentation sociale n'occupe plus le devant de la scène et s'efface progressivement avec la montée en puissance de

celle qui dominera la fin du XIX^e siècle et jusqu'aux années 1960 – la représentation matérialiste ou marxiste de la relation ville/campagne –, elle est toujours présente en particulier dans la sphère de la société civile⁸⁸, sous-jacente et prête à resurgir dans les moments de crise.

L'idée de la ville, de la campagne et de leurs relations est diamétralement opposée dans la représentation sociale matérialiste qui naît avec la révolution industrielle. L'observation par Marx et Engels des phénomènes émergents en Angleterre et en France, à Londres et à Paris en particulier, a donné lieu à une interprétation magistrale et durable théorisant la relation entre le travail et le capital. Dans cette représentation, la ville, et plus encore, la capitale nationale, est le lieu de concentration de l'industrie et du capital industriel du point de vue des activités. La bourgeoisie – qui comme son nom l'indique est originellement urbaine – se transforme en classe du capital industriel et financier marquant la ville dans des quartiers précis tandis que, attirée par l'offre de travail, une nouvelle classe ouvrière à la fois nécessaire au développement industriel et « dangereuse » devient urbaine en d'autres quartiers dits populaires. Il est difficile de parler d'urbaphobie ou de « ville mal-aimée » car si la ville est le lieu où se produit l'exploitation du travail par le capital et où la « misère » et les conditions de travail pour les « prolétaires » (sans capital) et les enfants sont inhumaines, la ville est aussi le lieu habité par les riches, le milieu où se produisent les révolutions techniques. Il en est de même de l'idée de campagne. Car si celle-ci se distingue de la ville par l'activité agricole et la classe paysanne, cette distinction a un fondement matériel (exploitation d'un milieu naturel/milieu technique et artificialisé) et de classe, aucune valeur ni morale ni symbolique n'y est attachée. De même, si la relation ville/campagne est une relation contradictoire voire antagonique, c'est parce que les classes urbaines détentrices du capital « extorquent » à travers la rente foncière le travail paysan et ont un pouvoir dominant, par l'argent, sur les travailleurs. Dans cette idéologie politique, la notion de nature est certes associée à celle de campagne, mais elle n'est pas une « belle nature », seulement une ressource exploitée pour la production alimentaire et industrielle⁸⁹.

88 Pour les individus et/ou certains groupes sociaux qui détestent la ville (ou d'ailleurs inversement la campagne) pour une question de « mœurs » c'est-à-dire par une sorte de tradition culturelle moraliste (*ville = vice*) ou idéaliste (le lieu où je suis ne peut être que beau, bon et bien).

89 On peut toutefois se demander à la lumière des politiques anti-villages et ruralophobes qui ont caractérisé presque tous les pays communistes et plus particulièrement la Roumanie s'il n'y a pas une filiation – ou une déviation – entre cette représentation sociale et la valorisation des villes au détriment des villages, des campagnes et de la

Cette représentation opposant la ville, milieu technique et industriel, à la campagne, milieu naturel et agricole, et pensant la relation comme une domination des urbains sur les ruraux, est restée prégnante en France jusqu'à la seconde guerre mondiale. Avec la reconstruction, la construction de l'Europe, l'avènement de la « société de consommation » et l'impératif du progrès et de la modernisation, une nouvelle représentation s'est substituée à la précédente sans pourtant totalement l'effacer puisqu'on en trouve encore des traces en particulier dans la société civile, les syndicats, les associations rurales voire les individus revendiquant leur identité sociale « rurale » ou de « quartiers ouvriers ou populaires ».

Le temps des Trente Glorieuses a donc vu naître et s'affirmer un nouvel imaginaire collectif coïncidant avec la nouvelle utopie politique de l'aménagement du territoire et de la planification régionale⁹⁰. Dans cette représentation, qui substitue aux termes de « ville » et de « campagne » ceux d'« espace urbain », d'« espace rural », d'« espace périurbain »... l'idée de ville, de campagne, de leur relation devient essentiellement démographique : la ville concentre des populations et des logements, la campagne se désertifie pour cause d'attraction de la ville, de ses emplois et de ses aménités. La relation se résume à un ensemble de migrations : exode des populations rurales vers les villes et leurs ceintures, migrations domicile-travail qui consacrent la séparation entre le lieu de travail (urbain par nature) et le lieu de résidence qui devient de ce fait un espace urbain. Démographique, cette représentation est également statistique ou numérique : c'est la quantité d'habitants et la forte densité qui font la ville tandis que le nombre toujours plus faible d'agriculteurs qui occupent l'espace fait la campagne. Sous l'apparente neutralité que lui confère sa définition spatiale, cette représentation sociale véhicule un nouveau système de valeurs dominantes qui se déclinent en termes de « pro-urbain » plutôt que de « ville aimée » (ou aimable). Car ce qui caractérise la relation, énoncée par le terme irréversible d'« urbanisation », c'est l'intégration ou l'absorption du rural par l'urbain qui est synonyme de progrès et de modernité tandis que la campagne « archaïque » est destinée au « désert », conséquence inéluctable de la modernisation. La ville, moteur de toute évolution, est donc conquérante d'hommes et d'espaces. Dans cette marche vers le progrès technique, la nature comme ressource s'efface y compris de la représentation de la campagne qui,

paysannerie considérée comme réactionnaire, accompagnée de l'idée que la nature doit être maîtrisée et que le milieu naturel doit devenir un milieu technique comme la ville.

90 Mathieu Nicole, « Pour une construction... », art. cit.

peu à peu, accapare l'idée de paysage et redevient la belle nature, l'idylle rurale⁹¹ ou l'utopie rustique⁹².

Comme nous l'avons dit plus haut, la représentation sociale émergente est liée à la prégnance de la nouvelle utopie politique du développement durable, elle-même issue de la double crise écologique et sociétale. C'est dans la littérature anglophone (avec notamment l'hypothèse Gaïa⁹³) que l'on trouverait le cœur de cette émergence car, dans cette nouvelle représentation, l'idée de nature et de ressources naturelles remobilise les représentations de la ville, de la campagne et re-matématise leurs relations. L'irruption de termes comme « ville/nature », « ville/campagne » ; « agriculture urbaine » et « ville mal-aimée⁹⁴ » sont les signes incontestables de ce changement de paradigme et de systèmes de valeurs. La nouvelle représentation sociale s'éloigne de la précédente en substituant l'idée de milieu (rural et urbain) à celui d'espace, peut être rapprochée de la représentation marxiste en ce qu'elle inclut les flux matériels et la nature réelle, un retour à la physique des lieux. Mais ce qui la rattache à la conception rousseauiste de la relation ville/campagne est peut-être la montée d'une éthique individuelle qui appelle au « bon » usage des lieux et des ressources où qu'elles soient localisées et à l'abandon de « mœurs » ou de pratiques inconscientes de leurs effets négatifs sur les écosystèmes, la biodiversité, l'animal et sur l'espèce humaine elle-même.

La ville mal-aimée : des représentations aux pratiques ?

Quelles sont finalement les conséquences concrètes de la ville mal-aimée ? L'identification du lien entre représentations antiurbaines et pratiques est largement incertaine tant les pistes demeurent encore à explorer et les démarches d'analyse à conforter.

Sur ce point, le colloque de Cerisy-la-Salle⁹⁵ a été riche d'enseignements. S'il a tout d'abord bien montré que cette évaluation de l'effectivité de l'urbaphobie est nécessaire et donne son sens à l'analyse, il en a également révélé toute la difficulté et surtout les limites. Il ne faudrait pas croire en effet en l'effectivité

91 Buller Henry, « La Countryside britannique : un espace symbolique », dans Jollivet Marcel (dir.), *Vers un espace rural post-industriel*, Paris, L'Harmattan, 1997.

92 Mendras Henri, *Le voyage au pays de l'utopie rustique*, Le Paradou, Actes Sud, 1979.

93 Crist Eileen, Rinker Bruce (eds.), *Gaia in Turmoil: Climate Change, Biodepletion, and Earth Ethics in an Age of Crisis*, The MIT Press, 2010.

94 Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, op. cit.

95 Toutes les communications du colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer* (7-12 juin 2007) sont accessibles en ligne sur le site http://www-ohp.univ-paris1.fr/Ref_Page1/TOC_Def.htm.

nécessaire des idéologies antiurbaines. Prenons garde à la distance entre le discours et la réalité. Les conséquences de la ville mal-aimée sont complexes à analyser et il est souvent périlleux de voir dans certaines réalités urbaines contemporaines, comme la périurbanisation, la résultante de représentations et d'idéologies hostiles à la ville. La périurbanisation est un phénomène complexe que des préjugés pro-urbains ont trop mécaniquement traduits comme un rejet de la ville.

Ainsi, sauf rares et dramatiques exceptions comme la politique de désurbanisation mise en œuvre par les Khmer rouges, les contempteurs de la ville n'ont le plus souvent ni la volonté réelle, ni seulement les capacités d'agir contre la ville. Pourtant, leurs condamnations ne sont pas sans conséquences. Elles contribuent à entretenir une hostilité diffuse à l'égard de la ville dont l'impact est potentiellement considérable.

La puissance d'effectivité de la ville mal-aimée en tant que représentation sociale est encore largement inexplorée. Notre proposition est de tenter cette exploration en distinguant trois sphères d'analyse : la sphère politique, la sphère scientifique, et celle de la société civile⁹⁶, tout en prenant acte que, dans la dernière, la multiplicité et la dispersion des points d'observation de ses « acteurs » (associations, ONG, syndicats, groupes informels, etc.) rendent la tâche particulièrement difficile.

Peu d'évidences mais une efficacité diffuse dans la sphère politique

Peut-on parler de politiques urbaphobes ou antiurbaines ? Si les discours hostiles à la ville émanant de la sphère politique sont nombreux, rares sont les exemples de mises en œuvre. Le cas de la politique de désurbanisation⁹⁷ qui a été mise en place au Cambodge dans les années 1970 par le régime Khmer rouge est parfaitement emblématique pour son efficacité. Leur volonté de désurbanisation du Cambodge ne laisse planer aucun doute tant la volonté de détruire la ville est explicite et sa mise en œuvre efficace⁹⁸.

D'autres exemples plus contemporains du même ordre sont à rechercher dans les pays en développement et/ou soumis à des régimes autoritaires comme l'illustre le numéro spécial de *The International Journal of Urban and Regional Research*

96 Cette sphère-là ne sera pas explorée directement mais *via* la représentation qu'en produit la sphère scientifique.

97 Par désurbanisation, il faut ici entendre le déplacement forcé de populations des villes vers les campagnes et également des mesures pour limiter l'installation en ville.

98 Carrier Adeline, « Le Kampuchea démocratique : l'illusion d'une révolution sans ville » dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, *op. cit.*, p. 233-247.

paru en 1980 avec les exemples de la Chine, du Vietnam, de Cuba et du Brésil. Mais tous ces exemples montrent également que ces politiques n'ont eu qu'un impact minime sur le développement urbain dans ces pays.

De même, les politiques de limitation de l'installation en ville avaient été également décidées durant la seconde guerre mondiale par les régimes nazi⁹⁹ et fasciste¹⁰⁰ ou même en Suisse¹⁰¹ mais n'ont eu que peu d'effets concrets.

Dans la majorité des cas dont nous avons connaissance le lien est plus diffus qu'évident, mais ce caractère diffus n'enlève rien à l'efficacité, bien au contraire peut-être. La relation entre représentations et pratiques se matérialiserait plus par un déni, une négligence, une absence de prise en compte que par des mesures proactives à l'encontre de la ville. Ce déni urbain était ainsi la conséquence la plus évidente des idéologies antiurbaines identifiées dans la genèse de l'aménagement du territoire suisse dans les années 1940. Celles-ci ne s'étaient soldées par aucune politique proactive à l'encontre de la ville, mais de façon plus passive et insidieuse, par l'absence de politique urbaine des années 1950 à 1990 et un aménagement qui visait plus à circonscrire qu'à gérer l'urbanisation *via* des mesures de protection de l'agriculture et de l'environnement¹⁰².

De même, pour Morton et Lucia White, la tradition antiurbaine des intellectuels américains est une des sources explicatives à l'indifférence et à l'absence de politique en faveur des centres urbains aux États-Unis¹⁰³ :

The fact that our most distinguished intellectuals have been on the whole sharply critical of urban life helps explain America's lethargy in confronting the massive problem of contemporary city in a rational way.¹⁰⁴

Ce n'est évidemment pas la seule explication, mais ce serait la cause la plus profonde :

It is not the only element in the explanation, but the fact that so many of our intellectuals have been so antipathetic toward urban life has had a profound, even though not numerically measurable, effect on popular consciousness. It is not simply that the American city has been criticized

99 Bergmann Klaus, *Agrarromantik...*, *op. cit.* Marchand Bernard, « Nationalsozialismus... », art. cit.

100 Trèves Anna, « La politique anti-urbaine fasciste... », art. cit.

101 Walter François, *La Suisse urbaine, 1750-1950*, Genève, Zoé, 1994.

102 Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, *op. cit.*

103 À la suite de l'hypothèse proposée par les White, Robert Beauregard soutiendra dans son ouvrage *Voices of Decline* que le déclin des villes américaines au xx^e siècle est intimement lié à une vision *a priori* négative du phénomène urbain (Beauregard Robert, *Voices of Decline*, New York, London, Routledge, 2003).

104 White Morton, White Lucia, *The Intellectual versus the City...*, *op. cit.*, p. 200.

by intellectuals that in it might have been a force in the direction of urban reform, a force of gadflies.¹⁰⁵

Bien que Léo Marx ait mis en doute l'hypothèse de la tradition antiurbaine des intellectuels américains¹⁰⁶, son travail sur l'idéal pastoral américain¹⁰⁷ suggère cependant l'extrême prégnance de cet imaginaire collectif sur les pratiques et en particulier sur le phénomène de *suburbanization*.

Même si l'effet est plus diffus que manifeste, il n'en est pas moins efficace. Différents auteurs dénoncent ainsi les conséquences néfastes d'une urbaphobie ambiante. Parmi ceux-ci, citons le remarquable article de la sociologue Ruth Glass *Clichés of Urban Doom*¹⁰⁸, mais aussi les textes de Tom, Angotti *Apocalyptic Antiurbanism: Mike Davis and his Planet of Slums*¹⁰⁹ et de Nigel Thrift, *Panicsville: Paul Virilio and the Esthetic of Disaster*¹¹⁰. C'est également de cela dont parle François Moriconi-Ébrard dans *Explosion urbaine. Le sens de la démesure*¹¹¹. Ces auteurs dénoncent chacun à leur manière le destin funeste toujours promis aux villes et cette tendance à penser l'urbanisation avant tout comme une catastrophe. Par-dessus tout, ils fustigent les préjugés antiurbains qui empêchent toute analyse sensée de l'état urbain du monde :

Nevermind whether the doom watchers' rhetoric makes sense. Its repetition on the international circuit endows it with an aura of authority [...]. The city is the scapegoat for our troubles.¹¹²

[L]'urbanisation représente un danger pour l'humanité. Cette angoisse, largement reflétée dans les médias, conduit à travailler dans l'urgence et bride toute réflexion de fond d'autant qu'elle s'appuie sur des prévisions et des projections que la réalité ne cesse de démentir.¹¹³

105 *Ibid.*

106 Marx Leo, « The Puzzle of Anti-Urbanism in Classic American Literature », in Watts Ann Chalmer, Jaye Michael (eds.), *Literature and the Urban Experience: Essays on the City and Literature*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 1981, p. 63-80.

107 Marx Leo, *The Machine in the Garden: Technology and the Pastoral Ideal in America*, New York, Oxford University Press, 1964.

108 Glass Ruth, *Clichés of Urban Doom*, Oxford, New York, Basil Blackwell, 1989.

109 Angotti Tom, « Apocalyptic Anti-Urbanism: Mike Davis and his Planet of Slums », *International Journal of Urban and Regional research*, No. 30, 2006, p. 961-968.

110 Nigel Thrift, « Panicsville: Paul Virilio and the Esthetic of Disaster », *Cultural Politics*, No. 3, 2005, p. 337-347.

111 Moriconi-Ébrard François, « Explosion urbaine, le sens de la démesure », *Le Monde Diplomatique*, 13 juillet 1996.

112 Glass Ruth, *Clichés of Urban Doom*, *op. cit.*, p. 127-128.

113 Moriconi-Ébrard François, « Explosion urbaine... », *art. cit.*

Ce sont ainsi des effets de l'urbaphobie dont il est question ici. Tous ces auteurs dénoncent un discours qu'ils jugent d'autant plus agissant que non explicite. Une sorte de « prêt-à-penser » l'urbanisation comme problème qui biaise l'action.

L'aide au développement constitue sans doute un domaine emblématique où rechercher cette influence diffuse et agissante. Une représentation de la croissance urbaine uniquement perçue comme un problème pour les pays du Sud a sans doute caractérisé le paradigme dominant de l'aide au développement jusqu'à ces dernières années¹¹⁴ et aurait été largement construite et diffusée par des organisations internationales comme UN-Habitat ou la Banque mondiale. En 1989, Ruth Glass fustigeaient ainsi les poncifs antiurbains¹¹⁵ véhiculés par la conférence Habitat I à Vancouver organisée en 1976 par UN-Habitat. De même, François Moriconi-Ébrard dénonce le catastrophisme ambiant de la conférence Habitat II d'Istanbul en 1996 :

Croissance monstrueuse, chaos généralisé, menaces d'explosion ou d'implosion, les discours catastrophistes concernant l'avenir des villes orientent l'essentiel des débats.¹¹⁶

Rémy Prud'homme pose quant à lui l'hypothèse d'un biais antiurbain dans les politiques d'aide au développement, biais dont la manifestation principale serait l'absence de prise en considération de la ville dans les projets financés par les organismes d'aide au développement¹¹⁷. En définitive, ce que Prud'homme désigne comme biais antiurbain est la préférence accordée au développement rural et, corrélativement, selon lui, l'absence de politique en faveur de la ville, quand ce n'est pas la lutte contre la ville. Une telle hypothèse mérite encore d'être étayée¹¹⁸ notamment parce qu'il s'agirait là encore plus d'un déni urbain et d'une urbaphobie diffuse que d'une volonté de nuire à la ville, mais elle donne une idée de l'ampleur des conséquences économiques et sociales possibles des courants antiurbains.

114 Salomon Cavin Joëlle, « Éloge de la concentration urbaine. Plaidoyer de la Banque mondiale en faveur de la grande ville », *Cybergeo*, 2009, <http://www.cybergeo.eu/index22685.html>, consulté le 12/12/2012.

115 Glass Ruth, *Clichés of Urban Doom*, *op. cit.*

116 Moriconi-Ébrard François, « Explosion urbaine... », art. cit.

117 Prud'homme Rémy, « Le biais anti-urbain dans les pays en développement », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, *op. cit.*, p. 217-231.

118 Salomon Cavin Joëlle, « Éloge de la concentration urbaine... », art. cit. Schoepfer Isabelle, Salomon Cavin Joëlle, « Banque mondiale : la ville reconsidérée », *Georegards*, n° 3, 2010, p. 9-24.

Dans la recherche, la périurbanisation serait l'enfant de la ville mal-aimée

Sur les conséquences territoriales de l'hostilité à l'égard de ville, la périurbanisation occupe une place de choix dans le monde de la recherche francophone et anglophone. De manière générale, la périurbanisation est associée à la mise en pratique de représentations sociales hostiles à la ville. Le récent ouvrage de Michael Thompson *Fleeing the city. Studies in the Culture and Politics of Antiurbanism*¹¹⁹ en constitue peut-être l'illustration la plus évidente.

Les origines idéelles du développement périurbain ont d'abord été développées aux États-Unis. Le rejet de la ville a été ainsi analysé dans la littérature anglo-saxonne pour comprendre les causes du développement de la *suburbia*. Comme études classiques sur ce thème, citons les ouvrages de Léo Marx *The Machine in the Garden*¹²⁰, de Kenneth Jackson *Crabgrass frontier: the Suburbanization of the United States*¹²¹ et de Robert Fishman *Bourgeois Utopias: the Rise and Fall of Suburbia*¹²². Ces ouvrages établissent un lien direct entre l'imaginaire antiurbain qui baigne l'esprit fondateur des États-Unis et le développement organisé de l'habitat pavillonnaire en périphérie des villes américaines. Jackson explique l'aversion des pères fondateurs américains pour la ville en raison de la crainte d'une explosion sociale liée à la concentration de diversité sociale, raciale, ethnique et religieuse dans les villes. Mesurant le risque social lié à l'urbanisation, les pères fondateurs auraient ancré leur idéal résidentiel dans le mythe pastoral. S'appuyant sur les thèses de Jackson, Cynthia Ghorra Gobin reconnaît également l'influence du courant urbaphobe sur le développement périurbain aux États-Unis et suggère l'influence croisée de trois courants idéologiques majeurs : le transcendantalisme, le mouvement religieux et le féminisme domestique¹²³.

Dans *La ville insoutenable*, Augustin Berque, Cynthia Ghorra Gobin et Philippe Bonnin offrent une perspective transculturelle sur les origines idéelles de la périurbanisation en s'intéressant à trois grands bassins culturels :

119 Thompson Michael (ed.), *Fleeing the City...*, *op. cit.*

120 Marx Leo, *The Machine...*, *op. cit.*

121 Jackson Kenneth, *Crabgrass Frontier: the Suburbanization of the United States*, New York, Oxford University Press, 1985.

122 Fishman Robert, *Bourgeois Utopias: the Rise and Fall of Suburbia*, New York, Basic books, 1987.

123 Ghorra Gobin Cynthia, « La structure spatiale de la ville américaine : urbaphobie ou ambivalence ? », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain...*, *op. cit.*, p. 79-91.

européen, nord-américain et asiatique. L'hypothèse proposée¹²⁴ est que l'idéalisation de la nature à l'origine du développement périurbain constitue le résultat de l'influence combinée au cours de l'histoire de ces trois sources : le mythe arcadien européen, le mythe de la Grande Identité (Datong) anteurbaine et enfin, l'enracinement de la démocratie américaine dans les valeurs du monde rural. Cette approche apporte des informations fondamentales sur la généalogie de l'idéalisation contemporaine de la nature et le rejet de la ville. Cependant, elle ne parvient pas à convaincre du lien entre idéalisation de la nature et formes urbaines et périurbaines contemporaines tant les situations ne peuvent être généralisées à partir de l'expérience américaine. En effet, si l'on excepte le cas américain où une politique publique a véritablement accompagné la périurbanisation, la relation entre représentations hostiles à la ville et périurbanisation n'est jamais démontrée parce qu'on ne pousse pas l'analyse jusqu'aux valeurs des habitants. Dans une recherche de l'effectivité de l'imaginaire antiurbain, il est fondamental de s'attacher aux valeurs et aux représentations tant individuelles que collectives qui motivent l'habiter périurbain. Par ailleurs, et en dépit de toute l'importance que l'on peut accorder aux représentations sociales dans la construction du territoire, on ne peut s'en tenir uniquement à elles pour analyser l'origine de la périurbanisation. Les formes d'urbanisation résultent d'une multitude de facteurs économiques politiques et sociaux¹²⁵, à commencer par le prix des terrains et des logements ou encore la disponibilité du foncier qu'on ne peut sous-estimer mais dont on ne peut faire la mesure des parts relatives.

Quand le périurbain et la maison individuelle sont fustigés parce qu'ils éliminent le frottement et le mélange social, parce qu'ils constituent une mise à distance d'autrui, un repli excessif sur soi qui induit des dynamiques ségrégatives¹²⁶, n'y a-t-il pas là plus de préjugés que d'analyses ? Ces analyses relèvent en effet d'une vision très manichéenne du réel où la ville dense et mélangée représente le bien-vivre ensemble et où le périurbain est réduit à une caricature aussi homogène que repoussante. La diversité des pratiques, des usages, des représentations est récusée au nom d'une image enchantée de la ville, lieu du lien social et du métissage. Cette opposition de la bonne et de la mauvaise urbanisation est

124 Berque Augustin, Bonnin Philippe, Ghorra-Gobin Cynthia, *La ville insoutenable*, Paris, Belin, 2006.

125 Mercier Guy, « La norme pavillonnaire », *Cahiers de géographie du Québec*, n° 140, 2006, p. 207-239.

126 Charmes Éric, « Les périurbains sont-ils antiurbains ? », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 102, 2007, p. 7-17.

aujourd'hui instrumentalisée¹²⁷ pour promouvoir la ville durable, ville compacte et mélangée par opposition à la ville étalée et ségréguée insoutenable.

Finalement, et pour revenir à notre analyse des représentations collectives de la ville, cette forme d'interprétation de la périurbanisation est pour nous surtout l'expression actuelle, dans la sphère scientifique, d'une urbaphilie ambiante¹²⁸ qui biaise l'analyse par des préjugés « pro-urbains » et « anti-périurbains ».

CONCLUSION

Au-delà des expériences individuelles, notre propos a donc été de comprendre la part collective du jugement négatif sur la ville. Même si la période semble plutôt propice à l'exaltation des vertus de la ville désormais aimable, déconstruire l'imaginaire antiurbain de notre société est toujours nécessaire pour éclairer des discours et des pratiques toujours biaisées par le « problème urbain ».

Mais au moment de conclure, comment revenir à l'individu ? Comment situer cet imaginaire collectif antiurbain dans la construction de l'imaginaire urbain de tout un chacun ? Quelles places occupent les représentations collectives dans les représentations ordinaires ? Notre critique de l'analyse du périurbain comme antiurbain illustre combien il est difficile de descendre en particularité depuis les représentations collectives jusqu'à l'individu. La montrée en généralité présente tout autant d'écueils. Peut-on déduire une représentation collective de la concordance de représentations individuelles ? Non, à l'évidence.

L'un des enjeux de cette recherche sur les fondements de l'amour/désamour de la ville que nous propose Denis Martouzet est de mettre en place des dispositifs de recherche où l'articulation peut se faire entre le rapport affectif d'un individu à la ville et l'imaginaire collectif de l'urbain.

Pour ce faire, la ville aimable, la ville ré-enchantée qui prend corps actuellement aussi bien dans les représentations collectives que chez les gens eux-mêmes nous offre certainement une clé d'articulation possible entre idéologie et sentiment.

127 Voir le chapitre 11 du présent ouvrage.

128 Genestier Philippe, « L'urbanophilie actuelle, ou comment la constructionnisme politique cherche à se réaffirmer en s'indexant à la ville », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain....*, op. cit., p. 251-267.

